

À la mémoire du dernier des clubs vidéo

Alexandre Fontaine Rousseau

Number 178, July–September 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/82810ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Fontaine Rousseau, A. (2016). À la mémoire du dernier des clubs vidéo. *24 images*, (178), 39–39.

À la mémoire du dernier des clubs vidéo

par Alexandre Fontaine Rousseau

Le club vidéo a joué un rôle fondamental dans mon éducation cinéophile. Pour être entièrement honnête, j'irais même jusqu'à dire que j'ai d'abord associé le cinéma à ses tablettes où était savamment disposé un assemblage de VHS diverses plutôt qu'à la salle obscure où j'allais de temps à autre. Le club vidéo a joué ce rôle de rituel venu en quelque sorte sacrifier mon rapport au cinéma ; et, encore aujourd'hui, je peux déambuler mentalement parmi les allées depuis longtemps disparues de ces lieux où j'ai passé une bonne partie de mon enfance. Je pourrais encore aller chercher la copie du long métrage animé des *Transformers* que je louais régulièrement au Super Vidéo 2000 d'Aylmer ; son emplacement exact est inscrit dans ma mémoire, même si le souvenir du film lui-même s'est effacé au fil des ans. Je n'avais jamais vu *Krull* de Peter Yates avant cette année, mais j'aurais pu vous décrire dans le moindre détail l'intrigante illustration délavée ornant le boîtier de ce film que je n'ai jamais osé louer. En l'écoutant finalement, après toutes ces années, je n'ai pas pu m'empêcher de penser à l'effet que le film aurait eu sur moi à l'âge de huit ou neuf ans. Je me souviens toujours de l'affiche, étrangement futuriste pour l'époque, du Robot Jox de Stuart Gordon qui a orné durant des années le mur d'un autre établissement que je fréquentais à l'occasion.

Le club vidéo a façonné la cinéphilie d'une génération, cette cinéphilie impure où se côtoient sur les tablettes rêvées d'un musée imaginaire les plus obscures séries B d'horreur et les grands classiques du cinéma américain, les productions populaires des années 1990 et les premiers chefs-d'œuvre visionnés un peu par accident. Encore aujourd'hui, j'attribue ma fascination pour les séries à celle qu'exerçaient autrefois sur moi les boîtiers placés côte à côte des *Indiana Jones* de Spielberg, des *Halloween* ou des sept *Nightmare on Elm Street*. Puis venait le jour où on explorait pour la première fois la section étiquetée « Classiques » pour y trouver un *Psycho*, un *Chinatown* qui faisait immanquablement écho au *Who Framed Roger Rabbit?* de Robert Zemeckis écouté des dizaines de fois, un *Citizen Kane* qui était supposément « le meilleur film de tous les temps ». On explorait l'œuvre de Woody Allen, rare auteur ayant l'honneur de voir ses films regroupés. On épluchait les gagnants de l'Oscar du meilleur film, classés par ordre chronologique – en commençant par les plus récents, tels qu'*Unforgiven*, pour ensuite remonter jusqu'à *One Flew Over the Cuckoo's Nest* ou encore *The Deer Hunter*.

Le club vidéo établissait un rapport physique au film, rattachait la sélection d'une œuvre à une expérience concrète. Il s'agissait, d'abord et avant tout, d'un lieu dans lequel on pouvait déambuler et se perdre à sa guise à la recherche d'on ne sait trop quoi. Il encourageait les hasards, provoquait les rencontres ; on s'y retrouvait entouré de films, on y renouait à chaque visite avec cette impression étourdissante de la multitude d'œuvres à découvrir...



Il alimentait le désir des films d'une manière particulière que ses substituts virtuels peinent à recréer : une « section » sur un site n'aura jamais le panache de son équivalent réel et l'on n'y retrouvera jamais ces incongruités qui faisaient le charme particulier de chaque club vidéo possédant presque par défaut sa personnalité propre. L'offre n'était pas toujours particulièrement diversifiée ou sophistiquée, bien au contraire ; mais on trouvait toujours de nouveaux films en se promenant d'un club à l'autre. Mettre pour la première fois les pieds dans un nouveau club vidéo s'apparentait à la découverte d'un territoire inconnu où le familier était juxtaposé de manière excitante à l'inédit.

Le club vidéo créait des liens humains. Quand j'ai déménagé à Montréal, il occupait encore une place essentielle dans la vie de quartier. On s'y rencontrait. On s'y échangeait des recommandations. Le vendredi, en début de soirée, les enfants l'envahissaient accompagnés de leurs parents pour louer un film qu'ils allaient sans doute écouter dix ou douze fois durant la fin de semaine. Nous trouverons de nouveaux moyens de voir des films. Nos habitudes se transformeront et le cinéma ne mourra pas du jour au lendemain avec la disparition de ces lieux inspirants. Mais force est d'admettre que c'est toute une manière qu'avait le cinéma de s'intégrer à la vie quotidienne qui est désormais chose du passé. Bien plus qu'une simple manière d'avoir accès aux films, le club vidéo établissait les bases d'un certain rapport intime au cinéma. Voilà pourquoi, par-delà la simple nostalgie qu'elle nous inspire, la disparition des derniers établissements de ce genre marque véritablement la fin d'une ère. 24